

**Une nouvelle section « Traduction » dans *La Revue d'études juives canadiennes***

Avec le présent texte, la revue inaugure une rubrique consacrée à la traduction dans le domaine des études juives. Depuis quelques années, une nouvelle cohorte de chercheurs, en plus de se consacrer à la recherche universitaire dans le sens professionnel du terme, a choisi de surcroît de s'intéresser à l'analyse et à la traduction de documents à l'origine parus dans une langue non-officielle du Canada. Cette tendance de plus en plus marquée ne devrait surprendre personne. À mesure que des textes, de la correspondance, des articles de journaux, voire des ouvrages littéraires ont été découverts grâce à des travaux effectués dans les archives juives canadiennes ou à l'étranger, un désir de plus en plus urgent s'est manifesté de rendre ces témoignages disponibles au plus grand nombre possible de lecteurs. Nous pensons ici en particulier aux traces écrites laissées par des figures historiques juives importantes, soit sous forme de manuscrits, d'écrits publiés à petit tirage ou de comptes rendus parus dans la presse juive. Or, presque tout ce que nous découvrons dans les archives communautaires, dans les synagogues et dans les comptes rendus des syndicats ouvriers qui se sont constitués au Canada avant la Seconde Guerre mondiale, se trouve rédigé dans une langue autre que le français et l'anglais. Cela est d'ailleurs vrai pour l'ensemble des écritures laissées par les primo arrivants d'origine juive accueillis au pays avant les années soixante, notamment les survivants de l'Holocauste qui ont amené avec eux ou ont produit dans leur nouvelle patrie des documents de première importance pour l'histoire des persécutions subies sous le régime nazi.

Il s'agit en fait d'une masse considérable d'écrits et de textes qui nous offrent un accès privilégié aux émotions des immigrants au moment de leur arrivée, à leurs aspirations lorsqu'ils foulèrent le sol de leur nouveau pays et aux moyens qu'ils mirent en place pour se tailler une place dans la société canadienne. Un grand nombre d'institutions communautaires juives canadiennes aujourd'hui très connues, comme des écoles, des synagogues et des organisations caritatives, ont été mises en place dans une langue européenne autre que le français et l'anglais, comme le yiddish, le russe ou l'allemand, ou encore comptent parmi leurs documents de fondation des documents en hébreu maskilique. À cette masse d'écrits très divers rédigés dans toutes sortes de circonstances, et aujourd'hui d'un grand secours en vue de comprendre le sens de l'histoire juive canadienne, il faut ajouter une littérature dans le sens noble et artistique du terme, surtout produite en langue yiddish dans les trois grandes villes canadiennes que sont Montréal, Toronto et Winnipeg. Sur ce plan la récolte est très abondante, comme en témoigne le dictionnaire biographique publié par Haim-Leib Fuks en 1980 sous le titre de *Hundert yor Yidische un Hebreyshe literatur in Kanada* [Cent ans de littérature yiddish et hébraïque au Canada].<sup>1</sup> Sans être un chercheur universitaire spécialisé, Fuks a réussi à retracer les contributions de plus de trois cents auteurs juifs qui ont écrit et publié dans une langue non-officielle au Canada – surtout en yiddish – et qui ont laissé à la postérité un trésor littéraire d'une grande richesse. On retrouve dans ce corpus une diversité assez remarquable de parcours et de positionnements, qui tous convergent pour nous faire comprendre l'état d'esprit de la

population juive canadienne au cours de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle et même au-delà. En tout, on peut estimer qu'environ 200 livres ont été publiés en yiddish au pays, dont le premier est sorti de presse à Montréal en 1910. C'est sans compter la masse considérable de textes que contiennent la presse et les périodiques yiddish canadiens à la même époque, dont certaines séries s'étendent sur plus de soixante ans et rendent compte de la vie communautaire juive d'une manière détaillée dans plusieurs villes du pays.

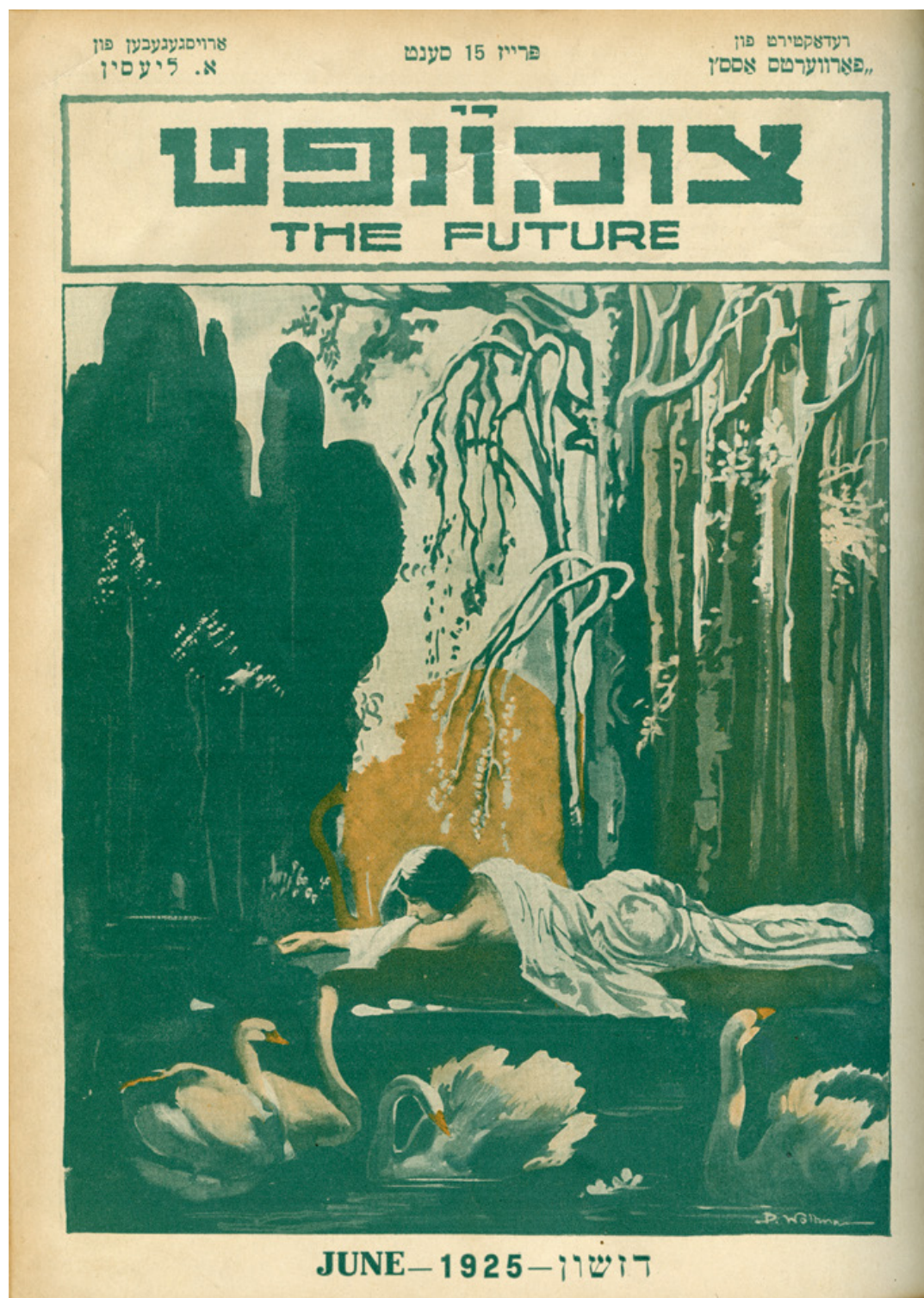
À mesure que l'étude de l'histoire juive canadienne progresse de manière rigoureuse et professionnelle, nous réalisons que le recours à ces sources documentaires juives en langue non-officielle compte pour une part importante de notre compréhension du passé. Je peux témoigner moi-même à quel point il n'est plus possible sur ce plan de nous fier aux seuls textes produits en anglais ou en français au sein de la communauté juive après la Seconde Guerre mondiale, ou déposés dans des archives gouvernementales rédigées en langues officielles. Je tiens à mentionner ici en particulier ma découverte, il y a quelques années, du premier rapport officiel de la *Yidishe Folks Biblyotek* [la Bibliothèque publique juive de Montréal] paru en yiddish en 1915,<sup>2</sup> ou encore de la documentation reproduite dans l'ouvrage de Simon Belkin publié en 1956 sous le titre *Di Poale-Zion bavegunq in Kanade (1904-1920)* [le mouvement ouvrier juif au Canada (1904-1920)].<sup>3</sup> Grâce à ces imprimés, et aux données qu'ils contiennent, nous saisissons mieux aujourd'hui le climat idéologique et politique qui a présidé à la fondation des premières grandes institutions issues à Montréal de l'immigration est-européenne. Il est particulièrement frappant entre autres de constater à quel point règne dans les textes yiddish canadiens du début du XX<sup>e</sup> siècle l'esprit de l'insurrection russe de 1905, et se manifeste avec éclat l'élan révolutionnaire des partis politiques de gauche présents dans l'empire du tsar. Il en va de même des premières tentatives faites au pays de rédiger une littérature canadienne en langue yiddish, vingt ou trente ans au moins avant qu'apparaissent les premiers auteurs juifs d'expression anglaise. Ce moment exceptionnel au cours duquel la majorité de la création culturelle s'est faite en langue yiddish – et qui s'est prolongé dans certains milieux religieux traditionalistes jusqu'à nous – compte pour une partie importante de l'histoire juive canadienne. Il en va de même de nombreuses autres langues non-officielles que les Juifs ont utilisées à certaines périodes au cours du siècle précédent, et qui représentent une part essentielle de l'héritage du judaïsme canadien.

La polyglossie caractéristique du judaïsme européen et nord-africain avant l'émancipation politique, si bien décrite par le sociolinguiste Bernard Spolsky dans son ouvrage monumental intitulé *The Languages of the Jews : A Sociolinguistic History*, n'est toutefois plus courante dans le contexte canadien actuel. Alors que les générations précédentes – et particulièrement les personnes issues de la grande migration est-européenne – possédaient des niveaux de plurilinguisme élevé et pouvaient s'exprimer dans plusieurs langues de familles linguistiques différentes; la règle d'au-

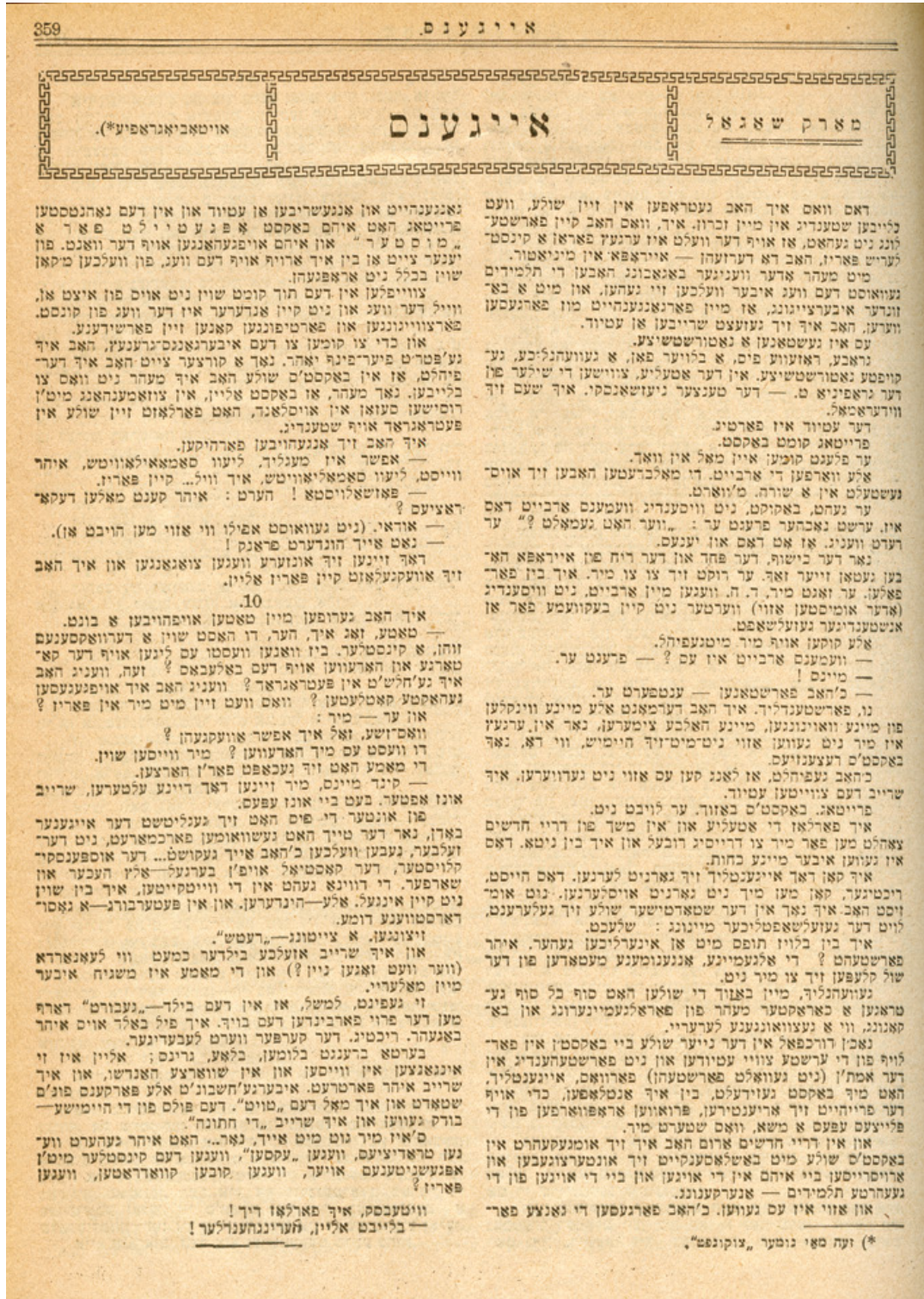
trefois est plutôt devenue l'exception aujourd'hui.<sup>4</sup> On ne peut plus s'attendre dans les conditions actuelles à ce qu'un grand nombre d'étudiants intéressés à l'histoire juive canadienne maîtrisent dès le départ des langues comme le yiddish, l'hébreu, le russe, le polonais ou l'allemand. Ce constat se vérifie aussi au sein du public éclairé qui s'intéresse de près à l'histoire juive canadienne ou à la contribution faite par les adhérents du judaïsme à différents secteurs d'activité économique. Pour surmonter les obstacles que cette situation dresse sur la voie d'une connaissance plus approfondie du passé, la traduction est devenue dans le contexte actuel un outil de première importance. Déjà, un certain nombre de documents parus à l'origine en langue yiddish ont été traduits dans l'une des langues officielles du Canada, pour la plupart des ouvrages qui avaient été rédigés par des témoins oculaires de la grande migration du début du XX<sup>e</sup> siècle. Nous pensons particulièrement ici aux deux livres écrits par le journaliste montréalais Israël Medresh, *Montreal fun nekhtn* et *Tsvishen tsvey velt milkhomes*, parus respectivement en 1947 et en 1964, et qui ont rejoint dans les deux langues officielles un vaste public captivé par l'histoire de l'immigration juive au Canada.<sup>5</sup> Rédigés dans un style simple et coloré d'un sens de l'humour subtil, les mémoires de Medresh donnent accès à l'univers communautaire bien particulier dans lequel a baigné la première génération arrivée d'Europe de l'Est. Aucune étude savante ultérieure ne pourrait rendre avec une telle authenticité la vivacité et l'élan du quartier yiddishophone qui s'est développé entre les deux guerres dans l'axe du boulevard Saint-Laurent à Montréal.

La section qui suit se propose de présenter régulièrement des textes de grande valeur historique en langue non-officielle traduits par des chercheurs canadiens et qui illustrent l'importance de la traduction dans la conjoncture présente. Précédés d'une courte introduction, ces documents emblématiques visent à ouvrir de nouveaux horizons dans notre compréhension de l'histoire juive en général, et de l'histoire juive canadienne en particulier. En lançant cette rubrique, la *Revue d'études juives canadiennes* (REJC) veut reconnaître l'apport exceptionnel des traducteurs à l'avancement de la discipline et à l'élargissement du lectorat intéressé à la contribution des Juifs à l'avancement du pays. Le bassin de chercheurs auquel la REJC fera appel possède aussi cette caractéristique tout à fait unique de pouvoir produire des traductions dans les deux langues officielles du Canada, le français et l'anglais. La section réservée à la traduction dans la REJC proposera ainsi alternativement des textes traduits dans la langue de Molière et dans la langue de Shakespeare, ce qui constitue en soi un phénomène d'une grande richesse culturelle et linguistique. À l'image de la polyglossie juive traditionnelle à laquelle se rattache par ses origines le judaïsme canadien, la rubrique rendra compte du foisonnement des langues dans l'histoire juive contemporaine et de l'étendue du patrimoine documentaire auquel il est possible d'avoir accès dans les circonstances actuelles. C'est, à n'en pas douter, un grand pas en avant pour une discipline qui connaît actuellement une période faste et attire à elle une nouvelle cohorte de chercheurs talentueux.

Marc Chagall  
 Extrait de «Eygens» traduit du yiddish au français par  
 Chantal Ringuet et Pierre Anctil



Photographie de la couverture de *Di Tsukunft*, juin 1925, Vol 30, no. 6. Courtoisie de Pierre Anctil. Fonds Isaac Goldkorn, # 1242. Archives de la Bibliothèque juive publique.



Photographie d'un extrait de «Eygens» de Marc Chagall. Di Tsukunft, juin 1925, Vol 30, no. 6, p. 359. Courtoisie de Pierre Ancitl. Fonds Isaac Goldkorn, # 1242. Archives de la Bibliothèque juive publique.

De langue maternelle yiddish et issu d'une famille modeste, le peintre Marc Chagall est né en 1887 près de Vitebsk, en Biélorussie, et a grandi dans l'empire des tsars. Après une formation artistique auprès de Yehuda Pen à Vitebsk et de Léon Bakst à Saint-Pétersbourg, Chagall se rend à Paris en 1910 pour y découvrir l'art moderne. Son séjour est toutefois écourté par le déclenchement de la Première Guerre mondiale et il est de retour dans son pays pour assister à la Révolution russe de 1917 et à l'éclosion de l'art soviétique d'avant-garde. Selon toute vraisemblance, c'est dans ce contexte exceptionnel, et alors qu'il œuvrait pour le théâtre juif de Moscou sous la direction de Alexsei Granovski et de Salomon Mikhoels, que Chagall aurait rédigé en yiddish une première version de ses mémoires. À la fin du texte d'ailleurs, Chagall exprime avec ardeur son désir de revoir Paris, ce qui n'arrivera qu'en 1922. C'est cette version initiale qui paraît en 1925 en yiddish à New York dans la revue mensuelle socialiste *Di Tsukunft* [l'avenir] sous le titre de *Eygens* [mon univers]. D'après Benjamin Harshav, il aurait possiblement existé une version russe de ce texte – qui n'a pas été retrouvée – et qui aurait servi à l'épouse de Chagall, Bella Rosenfeld, à produire en 1931 une traduction française parue à Paris sous le titre *Ma vie*.<sup>6</sup> Or, l'édition parisienne est nettement postérieure au texte autobiographique yiddish du *Tsukunft* et compte de nombreuses altérations, dont des ajouts substantiels correspondant à la nouvelle situation de Chagall dans la capitale française. *Eygens*, dont une partie du texte (chapitres 4 et 5) suit en français, contient de nombreuses références à l'éducation judaïque traditionnelle du peintre et à sa vie à Vitebsk, qui ont été mis de côté par l'éditeur de *Ma vie*. Il est ainsi possible de retrouver dans la version de 1925 la verve originale de Chagall et son état d'esprit avant qu'il n'entre dans le panthéon de l'art occidental moderne.

Chantal Ringuet et Pierre Anctil

**1**

La version yiddish a paru à Montréal en 1980 et la version française à Québec aux Éditions du Septentrion en 2005, 449 p.

**2**

Des traductions en langue française et en langue anglaise de ce texte sont disponibles sur le site du Réseau canadien du patrimoine juif à l'adresse suivante : <http://www.cjhn.ca/en/explore.aspx?q=Jewish+public+library+-montreal+annual+report+1914>.

**3**

La version de langue française a paru à Québec aux Éditions du Septentrion en 1999, 390 p.

**4**

Bernard Spolsky, *Languages of the Jews: A Sociolinguistic History*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, 373 p.

**5**

La version française a paru en 1997 sous le titre *Le Montréal juif d'autrefois*, Sillery, Éditions du Septentrion, 272 p. et la version anglaise sous le titre : *Montreal of Yesterday; Jewish Life in Montreal, 1900-1914*, Montréal, Véhicule Press, 2000, 214 p.; En français sous le titre *Le Montréal juif entre les deux guerres*, Sillery, les Éditions du Septentrion, 2001, 242 p. et en anglais sous le titre : *Between the Wars; Canadian Jews in Transition*, Véhicule Press, 2003, 179 p. Les traductions en français sont de l'auteur de cet article et celles en anglais sont de Vivian Felsen.

**6**

Benjamin Harshav, *Marc Chagall and His Times: A Documentary Narrative*, Stanford, Stanford University Press, 2004, 1026 p.; Marc Chagall, *Ma vie*, Paris, Stock, 2003 [1931], 264 p.



**A new 'Translation' Section in  
*Canadian Jewish Studies***

In this issue *Canadian Jewish Studies* is inaugurating a new section about translation in Jewish studies. This should come as no surprise. In recent years scholars have focused increasingly on the analysis and translation of documents written in “other” languages. The desire to share this material with a larger public was made more urgent with every new discovery. This includes personal correspondence, newspaper articles, and even literary works available only in Canadian Jewish archives. There is also an abundance of texts written by major Jewish historical figures, manuscripts, shot-run print articles, and essays published in the Jewish press without equivalents in English or French. Many of these findings come from community archives, synagogues, and workers’ unions that existed before World War Two and that were created by recent immigrants. This is also the case for most of the documentation produced by Jews who arrived to Canada shortly after 1945, who were mostly Holocaust survivors. Such collections will yield evidence essential to the history of Nazi persecutions, but are not, for the most part, available in either of Canada’s official languages. This vast body of written materials gives us access to the hidden world of the newcomers’ emotions and aspirations when they first arrived to their adoptive country and highlights their efforts to carve a place for themselves in Canadian society. Many Canadian Jewish community institutions, schools, synagogues, and charity organizations, well-known today, started their activities in a European language other than French and English, such as Yiddish, Russian, Polish and German. Some also had founding documentation in Maskilic Hebrew. In the three historically main Canadian cities of Montreal, Toronto, and Winnipeg, there is also an important body of more “inspired” literature mostly written in Yiddish.

This corpus is vast, as demonstrated in the biographical dictionary published by Haim-Leib Fuks in 1980, entitled *Hundert yor Yidishe un Hebreyshe literatur in Kanada* [One Hundred Years of Yiddish and Hebrew literature in Canada].<sup>1</sup> Though not an academic, Fuks tracked down and highlighted the works of more than three hundred Jewish authors who wrote and published in a language other than French and English in Canada – predominantly in Yiddish – and who left the contours of a real literary treasure for posterity. This collection embodies a remarkable diversity of trajectories and positions, and it sheds a brilliant light on the mindset of the Canadian Jewish population during the first half of the twentieth century and shortly thereafter. In total, about two hundred books were published in Yiddish in Canada, the first of which was published in Montreal in 1910. Many texts of this period can also be found in the Canadian Yiddish newspapers of the time, some of which were published for more than sixty years and present a fascinating account of Jewish life in several cities across the country.

As the field of scholarship develops, these historical documents are increasingly essential to our decoding of history. I myself can attest to the degree to which it is no longer possible in our research to rely only on English- or French-language texts

written after World War Two. Consider my discovery, a few years ago, of the *Yidishe Folks Biblyotek's* first official report [the Montreal Jewish Public Library] published in Yiddish in 1915 and to the documents replicated in Simon Belkin's *Di Poale-Zion bavegung in Kanade (1904-1920)* (The Jewish Labour Movement in Canada (1904-1920)) in 1956.<sup>2</sup> These documents shed a new light on the ideological and political climate of the first major Jewish institutions created in Montreal by Eastern European migrants. It is, for instance, striking how the spirit of the 1905 Russian Revolution and its momentum are everywhere in the Canadian Yiddish writings of the early twentieth century. In Canada, Yiddish literature came about twenty or thirty years before English Jewish literature. These were unique times when most of Canadian Jewish culture was in Yiddish, making the language an essential tool for our understanding of Canadian Jewish history. The same is true for all the numerous non-official languages that Jewish people used over the course of the last century and are a significant part of the Canadian Jewish heritage.

The polyglossy that defined European and North-African Judaism before their political emancipation, described by the sociolinguist Bernard Spolsky in his monumental work *The Languages of the Jews: A Sociolinguistic History*, is a marginal phenomenon in Canada today.<sup>3</sup> Multilingualism, or the ability to speak several languages from different linguistic families, was a very common skill among Jews of previous generations, especially among those from the massive wave of Eastern European migration. Alas, what was common yesterday has become exceptional today. We cannot expect that a significant number of students involved in Canadian Jewish studies will be able to read Yiddish, Hebrew, Russian, Polish, or German fluently. The situation is similar for general audiences interested in Jewish Canadian history. Translation is today an essential tool to overcome the difficulties deriving from such a situation. Several documents written in Yiddish have been already translated into one of the two official languages of Canada, mostly testimonies about the massive migration wave of the beginning of the twentieth century. For instance, the two books written by Montreal journalist Israel Medresh, *Montreal fun nekhtn* and *Tsvishen tsvey velt milkhomes*, first published in 1947 and 1964, have pleased many readers both in French and English.<sup>4</sup> Written in a simple style and with subtle humour, the memoirs of Medresh let us grasp the unique world of the first generation that arrived from Eastern Europe. No later scholarly study could depict as well as Medresh did the liveliness and the dynamism of the Yiddish-speaking neighbourhood that developed on the Saint-Laurent Boulevard during the inter-war years.

The purpose of this new section is to present and briefly introduce texts in languages other than English and French that have been translated recently by Canadian scholars. These important documents will renew our understanding of Jewish history, especially in a Canadian context of official bilingualism. In publishing this section, *Canadian Jewish Studies / Études juives canadiennes* acknowledges the contri-

bution of translators in developing the field and increasing its readership. The pool of scholars who will be involved in this initiative has the unique asset of being able to translate in both Canadian official languages. This section will alternate between texts translated into French and English. It will focus on the linguistic diversity of contemporary Jewish history and its vast documentary heritage, paying tribute to the traditional forms of Jewish polyglossy originally found in Canadian Jewry. This is a major step forward in a field that is moving at a fast pace and attracting more scholarly attention, notably from a new generation of young and talented scholars with strong linguistic skills.

### **Marc Chagall**

#### **Excerpt from *Eygens* translated from Yiddish to French by Chantal Ringuet and Pierre Anctil**

The painter Marc Chagall was born in 1887 near Vitebsk (Belarus), in the Russian Empire, to a Yiddish-speaking family of modest income. Trained in art by his teachers Yehuda Pen in Vitebsk and Léon Bakst in Saint-Petersburg, Chagall moved to Paris in 1910 where he discovered Modern Art. His stay was cut short by the start of World War One, however. Back in his home-country he witnessed the boom of avant-garde Soviet art in the wake of the Revolution in 1917. It was in this extraordinary context that Chagall wrote a first version of his memoirs in Yiddish, while he worked for the Moscow Jewish theatre with Alexsei Granovski and Salomon Mikhoels. At the end of the manuscript, Chagall expresses his strong desire to see Paris again (he eventually returned in 1922). This version, entitled *Eygens* [My Universe], was first published in 1925 in the New York-based socialist monthly journal *Di Tsukunft* [The Future]. According to Benjamin Harshav, a Russian version may have existed – but was never found – and may have been used by Chagall's wife, Bella Rosenfeld, to produce a French translation published in Paris in 1931 under the title *Ma vie* [My Life].<sup>5</sup> The Parisian version was published at a much later date than the Yiddish text of *Di Tsukunft*<sup>6</sup> and contained several changes and additions which reflected Chagall's artistic life in the French capital. *Eygens* focuses on the painter's traditional Jewish education and youth in Vitebsk (especially Chapters 4 and 5 which are translated here), although it contains many details that were excised by the editors of *Ma vie*. The original Yiddish text, translated, allows us grasp the verve and mindset of Chagall before he entered the pantheon of Western Modern Art.

Translated by Antoine Burgard from the French text by  
Chantal Ringuet and Pierre Anctil

**1**

The Yiddish version was published in Montreal in 1980 and the French translation in Québec by Éditions du Septentrion in 2005.

**2**

French and English translations of the report are available on the Canadian Jewish Heritage Network's website <http://www.cjhn.ca/en/explore.aspx?q=Jewish+public+library+montreal+annual+report+1914>; the French version of *Di Poale-Zion bavegung in Kanade (1904-1920)* was published in Québec by Éditions du Septentrion in 1999.

**3**

Bernard Spolsky, *Languages of the Jews: A Sociolinguistic History*, (Cambridge: Cambridge University Press, 2014)

**4**

The French version of *Montreal fun nekhtn* was published in 1997 as *Le Montréal juif d'autrefois* with the Éditions du Septentrion, and the English was published in 2000 as *Montreal of Yesterday; Jewish Life in Montreal, 1900-1914* by Vehicule Press. The French version of *Ts-vishen tsvey velt milkhomes* was published in 2001 as *Le Montréal juif entre les deux guerres* by Éditions du Septentrion, and the English version was published in 2003 as *Between the Wars; Canadian Jews in Transition* by Vehicule Press. The French translations are by the author of the present text and the English translations are by Vivian Felsen.

**5**

Benjamin Harshav, *Marc Chagall and His Times: A Documentary Narrative*, (Stanford: Stanford University Press, 2004); Marc Chagall, *Ma vie* (Paris: Stock, 2003 [1931]).

**6**

Marc Chagall : my life, my dream : Berlin and Paris, 1922-1940 / Susan Compton. Munich, Federal Republic of Germany: Prestel; New York, NY, USA, 1990.

Marc Chagall

***Mon univers.***  
***Autobiographie<sup>I</sup>***

Traduit du yiddish par  
Chantal Ringuet et Pierre Anctil

## Chapitre Quatre

Les années passaient. Il fallait devenir un homme, comme tout le monde. Un bon jour, j'ai rencontré un petit rabbin, le rabbin de Mohilev. On aurait dit qu'il sortait tout droit de l'une de mes peintures ou qu'il s'était échappé d'un cirque. On n'avait pas besoin de l'appeler. Il venait de son propre chef, comme un *shatkhn*, un arrangeur de mariages, entre dans une maison – ou comme un fossoyeur vient chercher un mort.

« Pendant un ou deux semestres, tu étudieras », dit-il.

Je le regarde droit dans sa barbe. Je sais déjà que la lettre *aleph* avec un *kometz*<sup>2</sup> produit un son en « o ». Sur le *kometz*, je m'endors déjà, et sur le *aleph*... Et à cet instant, le rabbin tombe de sommeil. J'éclate de rire.

À la vitesse de l'éclair, j'entre dans le *kheyder*. Et une lanterne à la main, je reviens à la maison tous les soirs. Les vendredis, il m'amène au bain; il me dit de m'étendre sur un banc afin d'examiner mon corps avec une branche humide, comme s'il étudiait une page de la Guémara<sup>3</sup>.

J'ai eu trois petits maîtres de ce type. Le premier était une petite mouche originaire de Mohilev. L'autre était Uri le *melamed*.<sup>4</sup> (C'était un bon à rien et je ne me souviens de rien). Le troisième était un personnage « remarquable » qu'on appelait « Dyadkin le *melamed* ». Il m'a enseigné un *drosh*, un sermon bien connu que j'ai récité par cœur à ma *bar-mitsva*, debout sur un petit banc – un sermon sur les *tfilin*, les phylactères. (Je considérais cette tâche comme un *khoyv*, un devoir sacré). J'avoue avoir tout oublié une demi-heure plus tard, si ce n'est une demi-heure avant la cérémonie.

Il me semble que mon premier petit diable, le rabbin de Mohilev, a exercé une plus grande influence sur moi que les deux autres. Comment aurait-il pu en être autrement? J'aurais bien voulu, à tous les *shabbes*, aller me baigner dans la rivière. Sans hésitation, ma mère m'envoyait plutôt chez le rabbin afin que j'étudie un *peyrek*, un chapitre de la Mishna.<sup>5</sup> Je sais parfaitement qu'à ce moment de la journée (le jour du *shabbes* après le repas du *tsholent*), le rabbin dort avec la *rebetzin* entièrement nu en l'honneur du shabbat. J'attends qu'il enfile son pantalon. Puis, je frappe à la porte et je réveille le chien du prince, un vieil animal jaune et agressif avec des griffes. Sans bruit, il descend les marches pour se diriger vers l'enfant, sur moi, et...

Je ne me rappelle absolument pas de ce qui m'est arrivé ensuite. Je sais seulement que je suis retourné vers la barrière, la main ensanglantée et les jambes aussi. Le chien m'avait mordu.

« Ne me déshabillez pas en entier. Mettez de la glace ».  
« On doit l'amener au plus vite chez sa mère ».

Les gardiens de la ville ont poursuivi le chien et l'ont abattu derrière un balcon. Le même jour, mon oncle m'a amené à Pétersbourg en toute hâte. Les médecins ont dit que le quatrième jour, je mourrais.

Comme c'est bien! Chaque jour, je me rapprochais de la mort. Tous étaient à mon chevet. J'étais le héros. Le chien, il semble qu'il était devenu fou. (Réjouissez-vous, nous avons trouvé le secret!)

Au fil des ans, je sentais qu'une force mystérieuse m'entraînait vers des sentiers inconnus. La première fois, cela s'est produit quand mon père a marmonné, au-dessus de mon corps de treize ans, drapé d'un *tales*, un châle de prière :

« Béni soit celui qui m'a affranchi de toi ».<sup>6</sup>

Que faire? Devais-je rester un jeune homme sans avenir? Un jeune homme qui prie du matin au soir? Et partout où j'allais, peu importe ce que je me mettais sous la dent et ce que j'entendais (tous les sons ressemblent au tonnerre), je devrais aussitôt réciter une bénédiction? Ou devrais-je quitter sans tarder la synagogue, me débarrasser du *sidour* et du *tales*, pour courir à travers les rues jusqu'à la rivière?

J'étais effrayé à l'idée d'être un adulte; à la vue des signes de la maturité qui apparaissaient déjà sur moi, y compris la barbe... Et maman me traînait vers l'école de métier municipale. À l'extérieur de l'école, au premier coup d'œil, j'ai pensé: « Peut-être que j'aurai ici des maux d'estomac et que l'enseignant ne me laissera pas sortir ». En fait, je voulais vraiment avoir une cocarde. « Je porterai une cocarde et, si je croise un officier, je devrai le saluer », pensai-je. Fonctionnaires d'État, soldats, officiers de la ville, collégiens – nous sommes tous égaux.

Mais dans cette institution, on n'admettait pas les Juifs. Maman, confiante, s'avance vers l'enseignant. C'est notre bienfaiteur. Le seul qui encaisse les pots-de-vin... Vingt roubles, ce n'est pas un si gros montant. J'entre aussitôt en troisième année, car c'est dans cette classe qu'il enseigne. Je revêts la casquette avec la cocarde et je jette un coup d'œil à la fenêtre ouverte du *gymnasium*<sup>7</sup> des jeunes filles. Mon corps se cabre. Je porte un uniforme d'écolier noir qui me fait paraître un peu idiot en raison de mon poids. D'abord, je me mets à bégayer (quel choc!); je n'ai pas répété la leçon, car je la connaissais déjà. Puis, je refuse cruellement de répondre. C'était à la fois drôle et tragique. Par tous les diables, j'obtiens la note « 2 ».<sup>8</sup> J'étais effrayé à mort devant cette marée de têtes alignées au-dessus des bancs. Je me suis mis à trembler. Et quand je me suis approché du tableau noir, je suis devenu noir comme de la suie,



selon l'opinion de certains; ou rouge, aux dires de quelques autres. Et c'en fut assez! Souvent, même, je souriais, mais c'était le summum de ma bêtise. Comprenez bien que les encouragements des écoliers assis aux premières rangées ne servaient à rien. Je connaissais la leçon. Mais je bégayais. Une chienne jaune, comme dans la fable, ensanglantée, a traversé mon imagination. Et peut-être qu'elle a aboyé sur mon corps allongé. Et ma bouche était couverte de poussière et mes dents à peine blanches...

À quoi me servaient les leçons? Dans mes livres, il y avait cent, deux cents, trois cents, quatre cents pages que je ne tournerais pas. Je les abandonnais au vent, aux lointaines contrées aériennes. Qu'elles murmurent seules dans l'éther, en russe, à propos des pays et des mers. Quant à moi, je lâche prise. Je veux être un homme sauvage. Je me couvre de verdure, de cris et de pleurs.

D'un côté, mon bégaiement; de l'autre côté, les têtes de la troisième année. Je ne sais pas ce qui a provoqué en moi cet entêtement et cette fermeture.

« Eh bien, Chagall. Vas-tu enfin donner la bonne réponse? »

Je me tais ou je balbutie : « L'occupation ta-ta-tartare ».

J'ai l'impression qu'on va me jeter en bas du quatrième étage. Ma vie en uniforme noir était secouée comme une feuille au mois d'*eloul*.<sup>9</sup>

À part le fait de retourner à ma place, cela n'a rien donné. Seule la main de l'enseignant, vue de loin, dessinait un « 2 » avec netteté. Cela, je l'ai bien vu. À travers les fenêtres de la classe, on voyait des arbres, ainsi que l'édifice du gymnasium des filles.

« Permettez-moi de sortir, Nikolai Yvanovitch, j'en ai le plus grand besoin... »

J'ai oublié comment on appelle les jours qui précèdent la fête de Yom Kippour, quand les foules de Juifs et les individus solitaires se rendent au cimetière. Après une heure ou deux, Pauline est apparue, comme un corps nu dans la rue, parmi les gens habillés. J'avais l'habitude d'aller au cimetière seul avec mes livres. J'y allais, je m'y assoyais et je tâtonnais la clôture. « Vous êtes triste? » Toi et moi, nous savons combien il est facile de se perdre, de reconnaître les noms de personnes célèbres, d'entrer dans les mausolées des rabbins, de lire les petits bouts de papier. Quelles faveurs ont été demandées? Par qui? Elles sont empilées comme un tas de fumier.

Un vent d'automne.

Un jour où personne n'était appelé en avant de la classe et que l'humeur générale s'était améliorée, on ne savait que faire de nous-mêmes. Pas moi – j'étais encore assis

sur le banc, je recevais des chiquenaudes de tous les côtés, je savais comment occuper mon temps.

Je cherchais des miettes de pain dans mes poches, je bougeais sans cesse, je me retournais à droite, puis à gauche; je me levais et je m'assoiais à nouveau. Tout à coup, je sors la tête et la main par la fenêtre afin d'envoyer un baiser tendre au loin.

L'inspecteur se présente. Il prend ma main et la serre fort. Je suis pris sur le fait : je rougis, je rosis, je deviens blême.

« Rappelle-moi, mauvais garnement, de t'attribuer un «2» demain pour ton comportement!... »

À partir de ce moment, j'ai été absorbé par la peinture. Je n'y connaissais rien. Des morceaux de papier virevoltaient au-dessus de ma tête; souvent, ils allaient heurter l'enseignant. Et mon voisin sur le banc, Skorikov, s'adonnait à son jeu préféré : donner des coups de pied sous le banc... des coups insistants et frondeurs. Par moments, il réveillait la classe entière. Un instant, l'atmosphère était calme, et l'instant suivant, tous les élèves éclataient de rire.

« Skorikov! »

L'enseignant appelle Skorikov en avant de la classe. Il devient écarlate, puis retourne s'asseoir à sa place, après s'être mérité un « 2 ».

Plus que tout, j'aimais la géométrie. Les lignes, les angles, les triangles et les carrés me narguaient et m'appelaient vers un horizon lointain. Et dans la classe de dessin, il n'était pas nécessaire de me réserver une place d'honneur. J'étais le centre de l'attention, le point de référence. Là, je reprenais tous mes sens, jusqu'à la leçon suivante. À la fin, puisque j'avais préféré jouer avec des bouts de bois avant les examens et m'entraîner avec des poids – je suis resté dans la même classe une année supplémentaire. Qu'est-ce que cela signifiait pour moi? Je n'en suis pas certain, je ne m'en souviens pas. Il n'était pas trop tard pour choisir le métier de commis ou de comptable. Il fallait laisser le temps s'écouler. Rien ne pressait. Je passerais mes nuits éveillé et je garderais mes mains dans mes poches, exactement comme si j'étudiais, en prêtant l'oreille à ce que maman me disait depuis sa chambre à coucher :

« Assez utilisé de kérosène. Endors-toi. Je te l'ai dit, il faut étudier ses leçons le jour, espèce de cinglé ».

En cinquième année, il m'est arrivé quelque chose : un jour, dans la classe de dessin, un élève assis dans les premières rangées a présenté un dessin fait sur du papier fin,

tiré de la revue *Niva*.<sup>10</sup>

Et... le chaos s'ensuivit. Laissez-moi! Je ne me rappelle de rien, sauf du dessin qu'avait fait ce Shkolnik au visage rosé, et pas moi. Un feu s'est allumé en moi. Je suis allé à la bibliothèque pour emprunter l'épais volume de *Niva* et j'ai commencé à m'en inspirer pour peindre le portrait de Rubinstein avec ses yeux graves et ses rides : ce n'était pas une femme grecque, ni rien du même genre. C'était quelque chose de mon cru et je l'ai accroché dans notre chambre à coucher.

Je connaissais bien les insultes les plus répandues en russe, et certains mots décents aussi. Mais je n'avais jamais entendu un mot littéraire aussi fantastique que *khudozhnik*, qui signifie « artiste ». – Ou peut-être que je l'avais déjà entendu, mais dans notre ville, on ne l'utilisait jamais. Comment cela se fait-il? – Je ne me serais jamais autorisé à prononcer un tel mot, même en pensée. Mais quand mon ami a vu ce dessin accroché à notre mur, il s'est exclamé :

« Écoute, tu es un véritable *khudozhnik!* »

« Qu'est-ce que ça veut dire, *khudozhnik*? Qui est un *khudozhnik*? Pourrais-je aussi être un... dis-le encore? »

Il est parti sans me répondre. Et je me suis rappelé que quelque part, dans la ville de Vitebsk, j'avais vu une grande enseigne au-dessus d'un commerce qui affichait :

ÉCOLE DE PEINTURE ET DE DESSIN ARTISTIQUE PEN

Alors j'ai pensé :

Mon destin est tracé. Je n'ai qu'à entrer ici, à suivre ce cours, et je deviendrai un *khudozhnik*, un artiste accompli. Je pourrai donc renoncer aux rêves de ma mère, qui souhaitait que je sois un commis, un comptable – ou, dans les meilleures circonstances, un photographe avec son studio.



Photographie de la couverture de *Di Tsukunft*, juin 1925, Vol 30, no. 7. Courtoisie de Pierre Ancil. Fonds Isaac Goldkorn, # 1242. Archives de la Bibliothèque juive publique.

## Chapitre Cinq

Un beau jour (il n'y a que des beaux jours!), après que ma mère ait enfourné le pain, je me suis approché de la pelle et de maman, j'ai agrippé son coude blanchi de farine et j'ai dit :

« Maman, je veux être un artiste ».

« Tout est perdu! »

« Je ne veux pas devenir un commis ni un comptable. Je veux être un artiste! »

Dans mon cœur, j'ai senti que rien ne serait facile et j'ai poursuivi la discussion avec ma mère :

« Tu le vois, maman : ne suis-je pas un *mentsh*? De quoi suis-je capable? Je t'en prie, sauve-moi, maman. Viens avec moi. Viens! Viens! »

Il y a dans la ville un endroit où, si je suis admis et si je termine le cours, je deviendrai un artiste accompli. Et c'est ainsi que je trouverai le bonheur!

« Quoi ? Un artiste ? Dieu nous en garde (*kholile*), aurais-tu perdu l'esprit? Mon enfant, je t'en prie, laisse-moi enfourner ce pain – et ne me dérange pas. Mon pain doit rester un certain temps dans le four ».

« Maman, je ne veux pas, viens avec moi ».

« Laisse-moi en paix! »

À la fin, j'ai eu gain de cause. Maman et moi, nous nous rendons chez Pen. Si seulement il pouvait reconnaître que j'ai du talent, cela vaudrait la peine de le tenir en estime; dans le cas contraire, je serai quand même un artiste.

Il était aisé de comprendre que mon destin reposait entre les mains de l'artiste Pen.<sup>11</sup> – C'est ainsi, du moins, que la chose apparaissait aux yeux de ma mère, et cela signifiait : aux yeux du maître de la maison. Mon père, au lieu de me donner la pièce de cinq roubles qui servait à payer mes frais de scolarité mensuels, la faisait rouler sur toute la longueur de la satanée cour afin que je bondisse pour l'attraper. Cette fois, nous partons sur-le-champ.

J'enroule tous mes dessins comme une *megila*, le rouleau de la torah. Tremblant et rempli de crainte, je me dirige avec ma mère vers l'atelier de l'école de Pen.

Dès que nous arrivons en bas de l'escalier, je suis enivré par l'odeur des couleurs et des tableaux.

Il y a des portraits de tous les côtés.

La femme du gouverneur et son mari; madame Levinson et son mari; le baron Korf et la baronne, et d'autres encore – mais qui pourrait les reconnaître? Moi, j'en suis incapable! Et à cet instant, je sentais que cela ne me ressemblait pas; que ce n'était pas ma voie. Et au même moment, j'ai senti en mon for intérieur que ce n'était pas l'endroit – ni mon chemin. Mais quel était mon chemin? Je ne le savais pas non plus, mais j'ai senti que quelque chose ne me convenait pas.

Tout me surprenait : les tableaux, la vivacité, les odeurs. En gravissant les marches, je touchais furtivement aux plâtres; ici, un nez; là, une joue.

Le maître n'était pas chez lui.

Je ne pourrais absolument pas décrire ce que ma mère a ressenti dans l'atelier du peintre.

Les yeux de maman s'égarèrent dans tous les coins; ils grimpaient sur les toiles. Puis, avec grand étonnement, elle s'est tournée vers moi et elle a dit, en me suppliant presque, débordante d'amour et de compréhension :

« Eh bien, mon enfant, regarde. Tu ne pourras jamais peindre de cette manière. Reviens à la maison ».

« Maman, attends! »

Au fond de mon cœur, j'étais convaincu, moi aussi, que je ne pourrais jamais faire cela. C'était sans espoir. Et puis, ce n'est pas ainsi qu'il fallait s'y prendre.

Autre chose!

Mais comment?

Je ne saurais le dire.

Ensuite, nous attendons Pen.

Il doit maintenant décider de notre sort.

Dieu tout puissant! Et qu'arrivera-t-il si, par malchance, il n'est pas bien disposé?

Et s'il envoie maman promener?

« Balivernes! »

Mon cœur chavire.

« Tout est possible. Reste sur tes gardes, pensai-je. Ce sera avec l'appui de ma mère ou sans son accord ».

Pour le moment, il n'y a personne dans l'atelier. Dans une deuxième pièce, un étu-

diant de Pen travaille. Nous entrons.

Il nous remarque à peine.

« Bonjour »

« Bonjour, si vous le voulez ».

À cheval sur une chaise, il dessine un croquis.

Celui-ci me plaît.

Maman se tourne vers lui et demande :

« Si je peux me permettre, dites-moi... Est-ce un métier acceptable, la peinture? Hé? »

« Eh, quoi? C'est à la fois un malheur et une peine; ni un commerce, ni une marchandise ».

Bien entendu, on ne pouvait attendre une réponse moins directe et moins vulgaire. En vérité, elle suffisait à conforter maman dans ses opinions – et à faire couler en moi, le gamin qui bégayait, quelques gouttes de chagrin.

Mais voici *le cher maître* qui arrive, ce petit homme à la barbe hérissée, Pen!<sup>12</sup> Il va certainement poursuivre ce que son étudiant a déjà commencé et le mener à terme. Il entre. Il salue machinalement. (Comment peut-il accorder de l'attention à un *shoykhn-ofer*, à un moins-que-rien, ai-je pensé, quand il fréquente des puissants et des gouverneurs!) Il lâche:

« Vous désirez? »

« Voilà, enfin, je ne sais rien. Il a envie de devenir un *khudozhnik*. Une sorte de folie. Jetez un coup d'œil. Voici ce qu'il a fait. De deux choses l'une. Si cela a quelque valeur, laissez-le étudier, sinon... tu retournes à la maison! »

Pen ne prend pas le temps de réfléchir. « Quelle crapule, pensai-je, il ne s'arrête pas un instant! »

Comme en faisant un geste programmé à l'avance, il prend mes esquisses de la revue *Niva* et marmonne :

« Oui, il a du talent ».

« Ah! Que le diable l'emporte... », ai-je pensé.

Bien entendu, maman ne comprenait rien. Moi, cela m'a suffi.

\* \* \*

Quoiqu'il en soit, j'ai arraché à mon père une pièce de cinq roubles et j'ai étudié pendant un mois et demi à l'école de Pen à Vitebsk. Qu'est-ce que j'ai fait là exactement, je l'ignore.

Devant moi, une figure en plâtre était accrochée. On m'a demandé, comme à tous les autres élèves, de la peindre. Avec empressement, je me suis penché pour m'asseoir; j'ai approché le crayon de mes yeux et j'ai mesuré, mesuré.

Mais tout n'était pas au point : cela restait imprécis. Le nez de Voltaire m'entraîne toujours plus bas... toujours plus bas.

Jusqu'à Pen.

\* \* \*

Chez Blokh, on vendait des couleurs.

J'avais les miennes : une petite armoire avec de minuscules bouteilles qui s'alignaient comme des cadavres d'enfants. Nous n'avions pas d'argent.

Pour faire des croquis, je me rendais à l'extérieur de la ville. Plus j'allais loin, plus il était inquiétant de peindre. Je craignais qu'après avoir quitté le *ikhum* et m'être rendu près de la caserne de soldats, les couleurs passeraient au bleu et ma peinture se dissoudrait.<sup>13</sup>

Et où étaient ces croquis peints sur des toiles grossières qu'on accrochait ensuite près de la cheminée?

Il se trouve que ces toiles grossières, on préférait les étendre aussitôt sur le plancher, à la place d'un tapis.

Mais il y a pire.

On devait s'essuyer les pieds quand le plancher était nettoyé. Les enfants croyaient que c'était pour cela que l'on peignait des tableaux sur des toiles grossières.

Et lorsque j'ai entendu cette explication, je me suis presque étouffé.



À l'atelier de Pen, je peignais à l'occasion avec des couleurs violettes.

« Qu'est-ce que cela ? D'où cela vient-il ? »

Cela a laissé une telle impression que j'ai été invité à étudier à cette école sans frais, aussi longtemps que je le souhaitais, car « ce n'était ni un commerce ni une marchandise », comme l'affirmait l'étudiant de Pen.

\* \* \*

Le voisinage de Vitebsk et de Pen.

La terre où reposent les restes de ma famille et ceux de mes parents, qui me sont maintenant si proches et si chers.

J'aimais Pen. Plus d'une fois, sur son palier, j'ai eu envie de le supplier:

« Je n'ai pas besoin de devenir célèbre – seulement un travailleur, un simple travailleur, comme vous, dans cette ville ».

Et comme vos tableaux accrochés au mur, je voudrais être suspendu moi-même dans la rue, près de vous, chez vous.

Permettez-moi!

**1**

Marc Chagall, « *Eygens* », dans *Di Tsukunft*, New York, mars-juillet 1925. Nous tenons à remercier les éditions Fides de nous avoir permis de reproduire le chapitre 4 et un extrait du chapitre 5 de l'œuvre de Marc Chagall *Mon Univers. Autobiographie*, traduite du yiddish par Chantal Ringuet et Pierre Anctil (Anjou, Québec, Éditions Fides, 2017).

**2**

*Aleph* : Première lettre de l'alphabet hébraïque, elle correspond au « a » dans l'alphabet latin.  
*Kometz* : Signe diacritique utilisé dans la langue hébraïque.

**3**

Deuxième section du Talmud. Ce document a été écrit entre le III<sup>e</sup> et le V<sup>e</sup> siècle de notre ère.

**4**

*Melamed* : de l'hébreu « enseignant ».

**5**

Le Mishna correspond à la première section du Talmud. Il s'agit d'un ouvrage de commentaires rabbiniques.

**6**

De l'hébreu « *Borekh shepotrani* ».

**7**

École secondaire dans le système scolaire en Russie.

**8**

En d'autres termes, il échouait.

**9**

Le mois d'*eloul* correspond au début de l'automne selon le calendrier hébraïque.

**10**

*Niva* (« champ de céréales » en français) était un mensuel russe abondamment illustré et publié de 1870 à 1918.

**11**

Yehuda Pen (1854-1937), aussi connu sous le nom de Iouri Moïshevitch, artiste peintre et membre éminent de la « Renaissance juive » en Russie.

**12**

En français dans le texte.

**13**

La zone de l'érouv.